

DE PROFUNDIS

BEUCHER/ Mars 2006

« Une main pieusement tire les rideaux sur le ciel où glisse avec lenteur un nuage glacé de rouge. Depuis la nuit des temps, le soleil, toujours ce même soleil qui étale à l'Ouest sa splendide boucherie avant de plonger dans la terre. »

Louis-René Des Forêts *Ostinato*

DE PROFUNDIS

(De la terre battue de ciel rouge)

Sur le mur du lavomatique, il y a des publicités d'agence de voyage indiquant des pays où ceux qui sont ici n'iront jamais. Certains passent des journées entières dans les lavomatiques. Il y a dans leur présence une tristesse profonde qui n'est pas du chagrin, mais plutôt le sentiment fragile d'un épuisement.

La plupart n'ont pas de linge, ils sont ici comme ils pourraient être ailleurs, et trop faibles pour décider, ils ne font que sentir le mouvement des autres et parler - quand ils se retrouvent seuls - comme si le monde autour devait dépendre d'eux.

Eblouis, ils sont alors comme certains animaux, dont on dit parfois que leur cri ressemble à un chant.

LE FILS EST ASSIS AVEC SA MÈRE

« ... Ici il fait trop froid. Les saisons ne s'arrêtent pas. Elles sont devenues poreuses, elles se cachent dans les habits qu'on leur donne. L'été est caché dans l'hiver, l'automne dans la revanche triste du printemps. Le temps lui n'est qu'un épouvantail. Il change de couleur comme une pauvreté sans manteau, un morceau de laine qui déshabille quand il devrait couvrir, *une inutilité*. Si je disais moi, ce qui est resté, après que le soleil eût endormi les ombres, il y aurait bien trop à dire, et les aurores promises pourraient rester couchées, mais je n'ai pas de mémoire, mon imagination trop lasse a glissé comme l'eau. Je suis une abeille estropiée, un miroir. (Temps) Dans le ciel, des nuages tirent des formes qui sont comme des mensonges. Il n'y a rien de vrai, que leur transformation. (Temps) Ma vie est aussi ce mensonge. Des matins tendus aux fenêtres qui dévisagent celles et ceux qui partent travailler, les autres, ceux que l'ont dit sacrifiés, qui gardent pour eux les restes que ce monde a laissés, et dans ces restes-là, une femme dans une cuisine sans lumière rassemble des habits d'enfants. L'homme lui a disparu depuis longtemps. Il n'est jamais revenu du travail qu'il cherchait. La femme a attendu, comme aux jours où ils s'attendaient l'un l'autre, pour manger, pour dormir, pour attendre les enfants aussi. Peu à peu la raison a pris la place, l'attente est devenue son habitude à elle – ce que l'on fait lorsque tout est fini – . Ce n'est pas si difficile pense-t-elle. On peut toujours bien vivre en ne gardant que la surprise des jours, l'habitude jamais n'aura raison de l'aube. On peut toujours le croire, comme on finit par croire à ses propres certitudes.

(Elle regarde le fils qui est endormi) Il n'est que celui-là. (Pause) *Une libellule diaphane s'échappant d'un roseau.* (Silence) De la lumière restera ici. Un reste de clarté accroché dans la pierre, des traces sur le mur que le temps gardera. Plus tard même une fenêtre s'ouvrira, car aucune pierre ne dure que le soleil ne finisse par dissoudre. Ce n'est que maintenant...

(Temps) Dehors le fracas efface la lenteur. Elle se perd dans les cris d'une violence lactée. Une barbarie douce s'est emparée de nous, un sommeil diurne nous tient insensibles. Comment pouvais-je savoir que je viendrais ici ? Les jours sont les mêmes, ils sont comme une grande plaine qui ouvre son regard et que le vent traverse. Les nuits sont immobiles sur leur profondeur. Nous, nous attendons suspendus que l'on vienne nous chercher. Des repas sans appétit nous maintiennent sans faim, comme on le dit d'une respiration artificielle, mais de cette autre faim, personne ne dit rien. Moi je n'ai rien retenu, juste calmé ma douleur, juste cela. Mes certitudes sont devenues comme des impressions sur la peau, un tatouage usé qui a perdu sa raison, un souvenir oublié. Je ne sais même plus ce qui était écrit. Je ne sais plus que parler, quand les autres eux, ne savent que se taire. (Le fils remue dans son sommeil) Je me souviens de femmes parlant de leurs maris qui travaillent, des maladies, des inquiétudes de se retrouver seule pour finir la vie, et de l'espoir remisé aux enfants parce qu'on ne sait jamais ce qui peut arriver, et qu'il faut bien aussi que tout cela n'est pas été vécu pour rien. Moi, je n'ai jamais su rester quelque part, toujours il fallait que je parte. J'étais comme de la buée sur la vitre, j'attendais toujours que quelqu'un y dessine un soleil. Tout cela, je veux dire, l'inquiétude partagée comme la vie, je ne l'ai pas connue. De ces vies gardées comme on le fait d'une maladie que l'on cache, de ces vies comme du temps vieilli, un linge trop sec qui restera froissé, de tout cela, je ne sais rien. Un homme m'aurait aimé, il m'aurait emmenée, gardée, serrée, et comme un petit animal qui garde la chaleur, moi je serais restée près de lui. Je ne demandais rien d'autre non plus. Je ne voulais pas rester avec les autres femmes, celles qui ne vivent pas, qui ne font qu'expliquer leur vie. A ce jeu-là aussi on explique son propre désarroi. (Temps) C'était une saison d'été, quand on prend le temps de manger dehors, mettre une table loin de la maison, *chacun viendrait avec sa chaise...* Il y a toujours une effervescence joyeuse à ne pas savoir qui sera là. Comme si vivre n'était jamais recommencer, ou alors le temps lui-même se retourne, et les cheveux blanchissent de trop de souvenirs. Ce jour-là j'étais venue seule et je ne connaissais personne. J'ai senti tout de suite qu'il m'avait regardée. (Temps) J'ai pris des assiettes, une autre femme à côté de moi avait des verres. Nous avançons toutes les deux, nous marchions côte à côte. Nous parlions aussi mais j'ai oublié de quoi. Lui, il parlait avec d'autres. Le reste de ma mémoire lui, s'est perdu. Ni le sens, ni la raison, je suis comme une langue étrangère, un paysage de terre devenu du caillou, je ne me souviens plus. Mon propre rêve est un vêtement lavé, étendu sur un fil où il a été oublié. (Silence) « Il faudra penser à fermer les volets. » C'est ce que disait la femme qui était avec moi. Je pensais moi je n'ai pas fini, le vent ne me fait penser à rien d'autre qu'au vent, le soleil sur la peau à sa propre chaleur, *ce n'est que bien plus tard que nous nous reconnâtrons...* Une femme s'est mise à chanter. Elle chantait très mal mais tout le monde connaissait la chanson. C'était un succès. Ceux qui étaient là l'avaient vécue aussi. De la chanter nous rendrait célèbres, à nous-mêmes, aux autres, à ceux qui étaient proches. Comme s'il fallait que nous ayons vécu pour croire à notre propre vie, comme s'il fallait que d'autres le sachent, comme si chacun avait besoin de cette reconnaissance-là. Moi, j'étais comme les autres, j'étais beaucoup trop faible toute seule pour croire à ma propre vie. La femme, celle qui avait commencé la chanson, avait été oubliée depuis longtemps. Ce soir-là, je suis venue chez lui. (Elle regarde le fils) On croit toujours à l'intérieur que la pensée est autre, mais il n'y a pas d'autre pensée, pas plus que d'intérieur. Il n'y a que des rêves qui traversent, et du silence que l'on garde pour soi, pour ne vexer personne. *Comme de la glace devient de la buée... Tout ce que l'on dit de penser. Les larmes que l'on garde pour soi et qui deviennent des nuages, des gouttes coulant sur la vitre. Ce n'est que bien plus tard que nous aurons la*

pluie. (Temps) Je ne voulais pas être seule mais je l'étais déjà. J'étais je ne savais plus où, pour revenir, je crois que je m'étais perdue. (Elle regarde autour d'elle) Je ne connais personne. Il y a ceux qui passent, qui viennent s'asseoir, l'humanité entière qui joue son rôle et chacun de penser qu'il y tient le premier. Ce doit être bien de pouvoir le croire. Moi aussi je l'ai cru. (Silence) Je vais attendre un peu. Peut-être je dormirai ici ? Je partirai demain. Je chercherai un autre endroit pour dormir. Les autres me laisseront partir et lui il viendra avec moi. Au milieu d'une fête, on ne se soucie pas de ce qui vient après, on est dans la danse. On ne voit pas non plus tous ceux qui sont restés assis. Moi je veux dire j'ai vécu, parce que je n'espérais rien, ni demain, ni passé, juste les instants, infinis de leurs éternités. (Temps) Je me demande, où es-tu ? *Où es-tu ?*

Nous tombons dans le présent avec une allégresse joyeuse, notre chute n'a pas de fin. Nous sommes silencieusement tenus l'un à l'autre. Un autre jour nous aurions mangé du ciel. Il n'y a pas de sens à cela, comme il n'y a rien d'autre que le jour et la nuit. Le temps où les chansons finissent vient toujours bien assez tôt. Quand es corps abîmés retournent sur leur chaise, il reste des souvenirs, des rêves, qui sont comme des danses de l'esprit. Quand nous ne pouvons plus avancer, ils deviennent des étoiles, des restes de révoltes qui descendent dans la nuit comme on sort d'une chambre. Quand nous n'avons plus de volonté, des rêves encore se font malgré nous. Une sueur soudaine et ruisselante d'un visage... Parfois c'est la vie elle-même qui est comme un rêve... (Temps. Pause) Il faudra penser à ne pas prendre froid... Je marchais avec cette femme, nous préparions la table... De quels instants nous souvenons-nous ? (Temps) L'hiver est froid par ici. Il entre par la bouche, par le nez par la peau, et tout ce qui respire. Il vient même jusque dans les os. Il engourdit la moelle comme on dit les épines. Elles se prennent autour de l'arbre.

Il était écrivain. Il écrivait des livres. Il en avait écrit un. C'était une sorte de livre de philosophie à l'usage de ceux que le monde avait oubliés, un gros livre avec beaucoup de commentaires. Il n'avait jamais réussi à écrire autre chose que ce livre-là. Son idée était que le monde était en train de disparaître, pas seulement les espèces, mais les idées aussi, les formes dans lesquelles cette vie s'incarnait. Le monde se réduit. Il voulait dire cela. Il pensait que même dans la solitude et l'abandon, l'homme devait pouvoir continuer à tenir sa pensée, comme une lampe, non pour s'éclairer lui-même, mais pour que les autres le voient, qu'ils sachent qu'ils n'y étaient pas *les seuls*. C'était un livre d'entretien à défaut de rencontre. L'organisation elle, viendrait plus tard. Il voulait croire au livre pour cela, à la lenteur du livre. « Le monde n'est qu'un reflet disait-il, il est écrit par les livres qui parlent d'amour et nous y disparaissions tous. L'inverse serait trop cruel. » Un grand poème d'amour que l'on ne peut garder, un souvenir qui se perd mais reste dans la chair, une photographie dont on a perdu le nom du visage... J'étais dans ce reste-là. (Temps) Mais la pensée qui brûle finit par se détruire. L'écriture du monde devient comme une langue morte, et des forêts entières n'ont plus d'autre sens qu la cendre. Un jour il a disparu, juste cela, disparu. Il n'est jamais revenu. SUICIDE DE CIVILISATION HAPPÉE PAR LA TRISTESSE. Après il y a eu d'autres hommes. (Temps. On entend le fils respirer) Si je devais revivre ma vie maintenant, je revivrais sans doute la même. Je n'ai jamais eu de volonté, de garantie non plus à la douleur. J'ai mis ma main sur le feu et je m'y suis brûlée, mais je ne savais pas vivre autrement. Je ne savais pas vivre comme les autres. J'étais beaucoup trop *légère* pour cela. Je voulais comprendre avec mes bras, entendre les voix comme des enchantements, et traverser. Traverser, sans rien qui ne vaille la peine que d'échapper à la tristesse elle-même. Je n'étais qu'une aventure. Je débordais de joies, et je pleurais de ne pas savoir les vivre toutes. « Rien que la lumière d'une lampe... » ou bien celle d'une bougie protégée par la main qu'elle a

brûlée hier. Nous ne sommes pas demain, aucune voix calme ne vient plus nous dire bonsoir, et pourtant quelque chose reste, *un désir d'exister qui fait sa résistance*. Dans une forêt, un arbre perdu grandira toujours en vivant de lumière et de terre. Cette pauvreté-là est aussi la mienne. Je ne suis pas triste. La nuit, il n'y a pas de tristesse. Celui qui est triste au soleil sa peau se réchauffe, et de chaleur bientôt il invente d'autres vies, la sienne n'est plus tout à fait la même. Moi aussi, ou bien comme une table dehors qui attend les repas. De lumière.....

Maintenant je ne sais plus, ni ce que je vais faire, ni où je dois aller, car je ne resterai pas ici, et lui non plus. Il dit que je suis sa mère. Je ne sais pas, je ne sais plus. Peu importe, maintenant je suis vieille. Je ne me rappelle plus. Ici les jours se déplient comme redevient la terre. Moi, j'ai fini d'écrire mon nom sur les arbres, lui il peut faire ce qu'il veut. Nous n'avons plus l'un et l'autre le même temps. (Silence) La légèreté n'est plus qu'un divertissement, et le ravissement lui, un copeau dans la morsure du ciel. Nous manquons d'élans fragiles, de l'attente sûre dans la clairière d'une forêt – croire à la vie elle-même, comme nous croyons si bien à ses mensonges, à ces déguisements -. Celui qui n'a pas de maison, qui vit sa vie dehors, brûlé par le soleil, débordé de sauvagerie qui ne lui appartient même pas, celui-là sait bien que nous n'avons pas qu'une seule vie. Nous en avons plusieurs, et quand nous essayons de croire qu'elles viennent les unes après les autres, lui sait depuis longtemps que vivre, c'est les vivre toutes. Toutes les vies existent toutes ensemble, loin du silence qui nous entoure, et nous assèche comme un puits profond. (Temps) PARLER, N'ÊTRE LÀ JUSTE QUE POUR PARLER... *des pensées de nuages, de la terre battue de ciel rouge... la pluie sur la peau comme un dernier manteau...* Déjà nous devenons comme les animaux que nous voyons ici, et qu'enfants nous rêvions ailleurs. *Fascinés*, nous finirons nous aussi par espérer la violence et croire en la barbarie comme un dernier recours. La vie comme un chant qui ne dit pas son nom, la vie de désirs, d'appétits, tout cela s'évanouit. Les voix se dispersent, les corps se décharnent. Bientôt nous n'aurons plus que nos mains pour parler. (Elle regarde ses mains) Où vont ces lignes ? Et qui tiendra la mienne quand je serai silencieuse ? (Un grand temps. Elle est soudain très vieille) Moi aussi, comme une grande plaine battue par le vent, ou alors comme la pierre traversée de soleil... Celui-là n'est là que pour se reposer. Il traverse avec moi mais l'accord est le même. Le monde se découvre, indéfiniment. Qui je suis ? Je n'ai rien d'autre à dire. »

Voix de l'homme (celle du fils)

La lame, celle d'un couteau refermé sur lui-même, la nuit dans une poche, *serrée*. Moi si je voulais je pourrais travailler, je veux dire avec mes mains, mais comme on dit le jour tombe, je n'ai pas de commencement, je ne sais même pas où aller. Ici il y a des gens qui remuent, qui s'agitent. Ils ont des appartements pour dormir, des femmes pour ne pas être seuls, et de l'argent pour acheter ce qui manque. Le soir, ils vont au cinéma. Moi le cinéma je connais, je l'ai vu à la télévision. Le reste c'est de l'imagination. *Enfermé dans une cuisine plutôt que de regarder le ciel...* Il y a aussi le silence. Quand on essaie de dire ce qui nous tient les uns aux autres, il y a toujours une part pour celui qui se tait. Moi, je n'ai que ce silence-là pour exister, ma vie entière ne tient que sur elle-même, alors si je ne parle pas, je tombe. POÉSIE DES

PROFONDEURS. Qu'est-ce que nous faisons tous, là, à l'abandon de notre jeunesse et de notre vieillesse mélangée, des jours qui ressemblent à des nuits, des hommes à des ombres pareilles qui avancent et se font disparaître les uns les autres ? On ferait tout aussi bien de faire peur à ceux qui se sentent rassurés, à ceux qui vivent avec leurs protections, leurs projections de vie qui sent le ravalé. Dans ce monde-là la vie est une erreur, un intervalle dans la civilisation, on pourrait dire aussi comme une absence. De l'autre côté il y a tous ceux que la faim avoisine, ceux-là se retiennent de vomir, trop pauvres pour cela, ils vont se saouler dans le vomis des autres. Entre les deux tous ceux qui sont assis sur le bord. Ni chez les riches, ni chez les pauvres. Seulement il faut faire bien attention car c'est une frontière qui bouge, un sable qu'on dirait mouvant, LE DÉSERT DE NOS VIES BOUFFÉ PAR LE DÉSIR DE NOS VERS. Chacun travaille comme la bête qui sommeille, attend des jours Meilleurs, mais bientôt nous n'aurons même plus d'endroit pour dormir, et les rêves que nous faisons dans un lit, il faudra apprendre à les faire à même le carrelage sale et froid d'un asile. Déjà nous n'avons plus d'endroit pour penser alors bien sûr nous pouvons espérer. A quel étage habitons-nous ? Tu le sais toi ? Chacun a le sien et le séjour chez l'autre est toujours une attente. On parle d'ascension mais ici il n'y a que les fantômes qui voyagent. (Temps) Moi si je pouvais, je partirais d'ici. J'irai dans une villa au soleil. Je redeviendrai l'acteur de ma

propre vie. TARZAN / JOHNNY WESMÜLLER / PREMIÈRE PÉRIODE, avant qu'il ne finisse par croire lui aussi à ce qu'il était devenu. Là-bas je nagerais dans une piscine gardée par des chiens, pendant que mes idées s'éprendraient de ceux qui dorment. FISHER PRICE TOC TOC. Dans ce monde-là mes idées seraient comme un cheval de Troie, elles entreraient dans leurs cerveaux devenus transparents, avant de s'installer dans leur fauteuil. L'humanité entière sauvée par une idée, la mienne ! (Temps) « La même chez vous... » Chez moi c'est ici, je veux dire là où je suis. Quand on n'a rien à soi, on peut dire aussi que tout vous appartient. On peut toujours le dire, quelle importance ? Si les mensonges étaient réglementés le monde aurait un autre sens. Moi aussi avec toute ma jeunesse et ma vieillesse mélangées, mais qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de toute mon intelligence ? Si je voulais je pourrais m'adapter, mais les portes sont closes et le sas bien étanche. Le monde est un caisson fermé au reste du monde. Sortez un peu vous verrez, il ressemble à un cercueil de plomb. Personne ne rentre, personne ne sort. Ici il n'y a que les chiens qui baissent, et aussi l'assistante sociale, mais seulement le week-end. Eloge de l'instant, nous parlerons d'avenir. Il fera beau demain et des pingouins naîtront sur la banquise. Dans l'abandon les mères aiment leurs enfants. Moi dans une autre vie, j'aurai vécu. Voilà. Vive le pôle Nord ! (Silence) Des

mensonges, il ne reste que ceux que nous nous faisons à nous-mêmes parce que les autres sont réservés, mais peu importe, même seul l'homme pourra toujours mentir, et se taire aussi quand sa parole sera devenue sa propre trahison. Son dernier geste lui restera toujours un soupir. TARZAN / JOHNNY WESMÜLLER / PREMIÈRE PÉRIODE. La vérité, la transparence... On justifie ses erreurs mais en dernier recours c'est toujours la sauvagerie qui a raison de la peur. Dans ce temps-là personne n'interroge plus personne et le destin lui-même peut rejouer ses errances. Est-ce que ma vie est juste ? Pas d'inquiétude, la misère comble le manque. Dans ce monde-là la pauvreté des uns est là pour rassurer les autres. FISHER PRICE TOC TOC. Ceux-là même dans leurs rêves finiront par avoir besoin de médicaments pour dormir. L'humanité a des limites, et la misère tire des lignes qui servent de frontières. On nous laisse croire comme un os à ronger que de là où nous sommes nous irons tous au paradis, et que là-bas nous vivrons jusqu'à l'éternité, mais nous n'irons nulle part, pas plus de la misère au paradis, que nous n'allons déjà de la tristesse à la joie sans alcool. Nous resterons ici, pendant que les autres continueront à s'ennuyer dans leur éden en kit. Entre les deux il y aura toujours ceux qui contrôlent et celui qui passera aura droit à un téléviseur gratuit, écran plasma, comme du sang dans les veines. VIVRE. Ici le monde a changé de danse. Chacun le fait pour lui-même, pour ressembler aux autres, pour se sentir moins seul, le soir dans sa cuisine. (Temps) Comme s'il devait s'y passer quelque chose... Là-bas dans le lointain... Quelque chose qui serait beau sans être triste... Une sorte d'élan... *Une pensée*... Quelque chose. Johnny Wesmüller... La fille qui faisait Jane s'appelait Maureen, Maureen O'Sullivan... Serrée, serrée sur son dos... ALORS ?

(Silence. Temps. Le fils reste dans sa pensée. La mère finit par se lever. Ensemble ils sortent du lavomatique. En sortant, le fils tient sa mère par le bras pour l'aider à marcher. Avec son autre main, il la protège comme il peut du soleil qui les éblouit. Accrochés l'un à l'autre, ils traversent la rue.)

FIN